

**UN GRAND CHANTIER DE L'ÉPOQUE FLAMBOYANTE**  
**LA RECONSTRUCTION DE LA TOUR NORD**  
**DE LA CATHÉDRALE DE BOURGES**  
**(1507-1537)**

PAR

ÉTIENNE HAMON

*docteur de l'Université de Franche-Comté*

---

**INTRODUCTION**

L'architecture gothique flamboyante demeure, malgré les perspectives ouvertes par le récent regain d'intérêt qu'elle suscite, un domaine encore méconnu de l'histoire de l'art monumental en France. L'enjeu et la tâche sont considérables, tant l'activité de construction a été intense et diversifiée au cours du dernier siècle du Moyen Âge. Faute de repères chronologiques et stylistiques suffisants, l'approche monographique reste une priorité, notamment lorsqu'elle bénéficie d'une bonne documentation écrite. La reconstruction, de 1507 à 1537, de la tour nord de la cathédrale de Bourges, monument imposant mais à peu près ignoré en dehors de l'érudition locale, se prête tout particulièrement à une telle démarche. Analysés méthodiquement et confrontés aux données disponibles sur les chantiers contemporains, les nombreux textes qui en relatent les étapes révèlent une entreprise de premier plan. Celle-ci mérite, par l'ambition du projet, la personnalité de ses maîtres d'ouvrage, la qualité de ses partenaires financiers et le profil des maîtres d'œuvre, le titre de grand chantier. Par les moyens matériels et humains engagés, il s'agit même, dans l'état actuel des connaissances, du plus grand chantier religieux français du premier tiers du XVI<sup>e</sup> siècle. Le sujet offre donc une occasion exceptionnelle de mieux comprendre les ressorts de l'explosion architecturale des années 1500.

---

**SOURCES**

Les sources écrites de l'histoire du chantier de la tour de la cathédrale de Bourges sont d'une richesse et d'une variété que peu d'entreprises contemporaines peuvent égaler. Le fonds du chapitre de Saint-Étienne, le commanditaire, réunit

aux archives départementales du Cher l'essentiel de cette documentation, dans deux séries principales : les livres de comptes de l'œuvre de la tour et les registres des délibérations capitulaires. Les autres documents comptables de l'église ainsi que les pièces dispersées dans diverses séries, judiciaires notamment, complètent le tableau de la chronologie et de l'organisation des travaux. Le dépouillement systématique de cet ensemble a été accompagné par une lecture ou une relecture des documents concernant les autres chantiers berruyers, dont aucun n'a jamais fait l'objet d'une publication intégrale. Hors Bourges, quelques actes relatifs au financement des travaux de la cathédrale sont conservés au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de France et aux Archives nationales.

La masse des documents consultés, plus de cinq mille feuillets pour les deux principales séries, rend leur édition délicate et l'exhaustivité, en tout cas, impossible à atteindre alors même qu'il s'impose de prendre en compte l'ensemble des informations fournies. Les textes sélectionnés sont ainsi présentés selon trois degrés de précision : une édition exhaustive de quelques pièces isolées ; une édition d'extraits des comptes et des délibérations capitulaires ; un résumé des données répétitives sous forme de tableaux, de graphiques et de notices prosopographiques.

---

## PREMIÈRE PARTIE

### LE CONTEXTE HISTORIQUE ET LA CHRONOLOGIE DES TRAVAUX

---

#### CHAPITRE PREMIER

##### LES CIRCONSTANCES DE LA RECONSTRUCTION

Le contexte politique, économique et social du début des années 1500 était favorable aux entreprises architecturales. La reconstitution de l'apanage ducal de Berry au profit de Jeanne de France et de Marguerite d'Angoulême encouragea les mouvements de réforme du clergé de la province ; ce dynamisme était relayé par la jeune université. Le chapitre de la cathédrale, l'un des plus prestigieux du royaume, formait une élite intellectuelle jalouse de ses prérogatives mais impuissante à imposer ses candidats à l'archevêché. La reconstruction de la tour, qui allait constituer l'un des principaux enjeux de quatre élections au siège métropolitain, fut portée par une activité architecturale en pleine expansion. Partiellement ruinée par un incendie en 1487, la ville de Bourges achevait sa reconstruction. À côté des résidences bâties par l'élite financière des Lallemand ou des Salvy et des ouvrages éditiciaires comme l'hôtel des Échevins et hôtel-Dieu, l'architecture religieuse connaissait un renouveau illustré par la construction du couvent de l'Annonciade. La plupart des églises urbaines furent sensibles à ce mouvement, qui s'étendit rapidement aux campagnes berrichonnes.

#### CHAPITRE II

##### LA CATHÉDRALE : UN CHANTIER PERMANENT

Comme toutes les cathédrales, celle de Bourges était un chantier permanent. Couvertures, maçonneries et vitrerie réclamaient une attention constante et parfois

des interventions énergiques. En 1540-1542, la flèche en charpente de la fausse croisée du transept fut intégralement refaite. Le chapitre prit l'initiative de réorganiser le sanctuaire, doté d'un nouveau retable, de faire fondre à Orléans une tombe pour le cardinal Antoine Bohier, de faire construire une chambre pour les couîtres contre le porche méridional ou d'aménager un local pour les archives. Il commanda de nouvelles pièces d'orfèvrerie, des livres de messe enluminés, des tentures et des tableaux. Trois nouvelles chapelles furent élevées aux frais de chanoines dans les années 1510-1530, le long de la nef, et un groupe sculpté monumental du Sépulcre vint orner la crypte réaménagée. Dans le quartier canonial, les maisons étaient réparées ou reconstruites, les rues pavées et un nouveau bâtiment édifié pour l'auditoire de l'officialité. La tour ne s'est donc pas élevée au détriment de l'entretien de la cathédrale et de ses abords ni du mécénat collectif et individuel du chapitre. En mettant à la disposition de l'église une main-d'œuvre nombreuse et qualifiée, elle les a au contraire stimulés. Les artistes les plus en vue y furent appelés, comme le peintre verrier Jean Lescuyer, l'imagier Marsault Paule ou le compositeur Josquin des Prés, pressenti en 1507 pour accorder les grandes orgues.

### CHAPITRE III

#### L'EFFONDREMENT DE LA TOUR : TRAVAUX DE CONSOLIDATION ET CHRONOLOGIE DE LA RECONSTRUCTION

Depuis son achèvement dans les années 1470, la tour nord de la façade occidentale, mal fondée, menaçait ruine. Les archives du chantier révèlent que son effondrement fut précédé par plusieurs expertises techniques et campagnes de consolidation des supports, et que le maître maçon recruté à cet effet en 1505, Guillaume Pelvoysin, venait d'achever la construction du couvent de l'Annonciade. Des travaux de grande ampleur étaient projetés lorsque la tour s'écroula le 31 décembre 1506 par suite de la rupture d'éléments métalliques. Les conséquences de l'accident furent plus graves qu'on ne le pensait jusqu'à présent, puisque deux travées de la nef subirent des dommages considérables. L'année 1507 fut tout entière consacrée à déblayer les gravats et à étayer le massif occidental, fragilisé par l'absence de contrebutement latéral.

La reconstruction de la tour commença au printemps 1508 sous la direction de Pelvoysin et de deux maîtres maçons originaires du Val de Loire, Colin Biart et Jean Cheneau. Le portail était achevé en 1515, date à laquelle le chantier se déplaça vers la nef, dont plusieurs grandes voûtes furent refaites en 1518. Les travaux furent ensuite ralentis. En 1524 on décidait de terminer la tour en terrasse à l'imitation des clochers de Notre-Dame de Paris, mais le beffroi ne put être installé qu'en 1530. Sept ans plus tard, le carillon donné à la ville par le duc Jean de Berry était remplacé sur un édicule au sommet du clocher. Les travaux de finition traînèrent en longueur. La première voûte fut posée vers 1559. Depuis cette date la tour n'a fait l'objet que d'interventions limitées. Les restaurations les plus importantes, destinées à remplacer les éléments sculptés, sont en cours depuis une vingtaine d'années.

---

## DEUXIÈME PARTIE

### FINANCEMENT ET MAÎTRISE D'OUVRAGE

---

#### CHAPITRE PREMIER

##### LE FINANCEMENT DU CHANTIER

La reconstruction de la tour de la cathédrale de Bourges témoigne de manière exemplaire de l'importance des problèmes de financement des chantiers. Le projet surprend par l'ampleur des moyens humains mobilisés pour collecter des fonds, depuis le « lobbying » institutionnel à la cour et au Parlement, en passant par la sollicitation de légats, de cardinaux et d'officiers des finances, jusqu'aux interventions répétées du roi lui-même. Progressivement, tout l'éventail des moyens de financement est utilisé. L'urgence exige d'organiser des quêtes et de recourir à un moyen banni en d'autres lieux, l'emprunt. Puis le chapitre réactive une confrérie dotée d'indulgences pontificales, entièrement vouée au financement, dont il assure la promotion par voie d'affiches, premiers documents connus pour avoir été imprimés à Bourges. Enfin il obtient des contributions plus durables de l'archevêque et du roi, principaux bailleurs de fonds. Le premier s'engage en 1508 à verser trois mille livres par an, mais se déroba jusqu'à ce qu'il fut condamné en 1510 par un arrêt du Parlement de Paris qui fit jurisprudence. En 1515, François I<sup>er</sup> octroya aux travaux une part des gabelles de Normandie et de Languedoc. Seuls maîtres d'ouvrage, les chanoines ne déboursèrent qu'une part négligeable des quelque cent mille livres injectées dans l'entreprise en trente ans.

#### CHAPITRE II

##### LA GESTION DES RESSOURCES DU CHANTIER

Les mécanismes de la gestion des deniers témoignent d'un haut degré d'implication des patrons. Privilège des plus grandes entreprises de l'époque, le chantier de la tour de Bourges bénéficiait d'un budget propre, distinct de celui de la fabrique, dotée de trop maigres revenus pour assumer plus que l'entretien de l'église. Ce budget était géré avec une rigueur exemplaire par un receveur ou « maître de l'œuvre », recruté parmi les chanoines ou les vicaires, dont les fonctions permanentes étaient strictement administratives. Le chapitre procédait à un contrôle hebdomadaire et à un audit semestriel des comptes, conjointement avec des officiers royaux ou des gens de l'archevêque, selon les années. Les documents comptables éphémères, quittances reçues des fournisseurs et semainiers des paiements aux ouvriers, ne sont plus connus que par les mentions dans les « grosses », mises au propre après la clôture de l'exercice et destinées à l'archivage.

#### CHAPITRE III

##### LA MAÎTRISE DE L'OUVRAGE

Les responsabilités techniques et artistiques furent inégalement partagées. L'engagement des archevêques était fonction de leur personnalité. Michel de Bucy,

fil naturel de Louis XII, se tint à l'écart des démarches visant à recruter les architectes et à déterminer le parti de la reconstruction. Antoine Bohier fit au contraire profiter Bourges des attentions qu'il avait accordées à ses abbayes normandes. Son pâle successeur fut uniquement consulté pour entériner le projet de couronnement de la tour. François de Tournon usa de sa position pour obtenir des subsides royaux, mais réserva les profits de son bénéfice aux travaux de l'hôtel archiépiscopal à Paris. Quant aux échevins de la ville, parfois conviés aux débats techniques, ils se contentèrent de convoiter un emplacement au sommet de la tour pour l'horloge municipale.

Les principales décisions relatives aux travaux étaient prises par les chanoines capitulants. Un petit nombre d'entre eux, les dignitaires du chapitre en tête, se distinguèrent au service du chantier dans des interventions qui allaient de la visite des carrières de pierre à la promotion de l'église auprès de la cour ou du Parlement. Les activités de Pierre Tullier témoignent ainsi des larges compétences de ces ecclésiastiques. Avant de devenir doyen du chapitre et de faire bâtir une chapelle dans la cathédrale, il s'impliqua dans tous les travaux d'architecture de l'église, au point de dresser lui-même le devis de reconstruction du manoir de Beaulieu. Forts de leur solide réseau de relations, les chanoines s'adressèrent aux maîtres d'œuvre les plus réputés. Ainsi s'explique le recours, pour les expertises des années 1504-1508, aux maîtres maçons de la duchesse de Bourbon, Anne de France. Quatre membres du chapitre étaient intimement liés à ce milieu artistique de première importance. Les chanoines trouvèrent parmi les vicaires de la cathédrale des auxiliaires efficaces de leurs entreprises.

## CHAPITRE IV

### LA SURVEILLANCE DES TRAVAUX

La réalisation des travaux en régie permettait d'exercer un contrôle permanent des approvisionnements et du travail des ouvriers. Tous les surveillants étaient des habitués de l'église, depuis que l'homme de confiance de la duchesse de Berry, Bienaymé Georges, s'était montré en 1506 inapte à assumer la tâche de surintendant des travaux que le chapitre lui avait confiée. Selon les années, le comptage quotidien des matériaux et des journées était assuré par un chanoine, un vicaire ou un simple prêtre rétribué pour ses vacations. Fournisseurs et ouvriers étaient payés sur cette base chaque samedi, en présence du contrôleur du budget, d'un notaire royal et, dans les années 1520, du maître maçon.

---

## TROISIÈME PARTIE

### LE FONCTIONNEMENT DU CHANTIER

---

## CHAPITRE PREMIER

### LES MAÎTRES MAÇONS

En 1505 le chapitre pourvut Guillaume Pelvoysin de la charge de maître d'œuvre de la cathédrale, vacante depuis une génération. En 1508, à l'issue d'une

vaste consultation, Colin Biart et Jean Cheneau lui furent adjoints pour entreprendre la reconstruction de la tour effondrée entre-temps. Jacques Beaufils les remplaça en 1516. Ces quatre « maîtres maçons » partagèrent au quotidien les prérogatives de leur fonction. Ils choisissaient les matériaux, recrutaient leurs collaborateurs, dirigeaient les ouvriers, encadraient les apprentis et concevaient les gabarits et les épreuves dans la chambre aux traits aménagée dans les greniers du chapitre. L'examen de leurs états de service respectifs trahit toutefois des niveaux de responsabilité inégaux, exprimés incidemment par la titulature. Architectes concepteurs, Biart et Cheneau fournirent les plans de l'édifice. Architectes d'exécution, Pelvoysin et Beaufils n'eurent jamais droit au confortable salaire de dix sous par jour qui était versé aux deux autres en vertu d'un contrat notarié. Beaufils fut certainement recruté pour superviser la reconstruction des voûtes de la nef. Pourtant ce fut Pelvoysin, toujours plus assidu que ses confrères, occupés à d'autres ouvrages, et resté seul à la tête du chantier en 1518, qui retira le bénéfice moral de l'achèvement du chantier. Il fut jusqu'à sa disparition en 1539 le maître maçon le plus courtisé à Bourges pour établir des devis et expertiser des travaux d'architecture.

## CHAPITRE II

### LES OUVRIERS DE LA LOGE

Des salaires quotidiens peu différenciés mais plus élevés qu'ailleurs – quatre sous deux deniers en été, trois sous neuf deniers en hiver – attirèrent quelque deux cent cinquante maçons qui se relayèrent dans la loge de la cathédrale en trente ans. L'équipe forte d'une cinquantaine de membres dans les années 1510, nombre que n'atteint aucun chantier d'église contemporain, comprenait une majorité de tailleurs de pierre, quelques spécialistes de la maçonnerie de moellon et un « asseilleur » qui coordonnait les opérations d'appareillage. Ces ouvriers ont gravé sur les murs des dizaines de signes lapidaires, marques d'identité dont un premier recensement permet de mesurer l'aptitude des titulaires à travailler différents matériaux et à réaliser des ouvrages plus ou moins délicats. Les meilleurs tailleurs, associés à une poignée d'imagiers, réalisèrent à la tâche les figures et des dais des deux portails de gauche de la façade en 1510-1515. Une telle concentration d'ouvriers du bâtiment affermissait les solidarités. Occasionnellement sollicités par le chapitre pour des opérations de maintien de l'ordre, les maçons se réunissaient au sein d'une confrérie installée dans l'une des chapelles de la cathédrale.

## CHAPITRE III

### LA MOBILITÉ PROFESSIONNELLE DES TAILLEURS DE PIERRE

La prosopographie des maçons de la cathédrale de Bourges révèle la très grande mobilité de cette profession. La durée moyenne des séjours sur le chantier, deux années environ, masque de fortes disparités. Pour beaucoup, ce n'est qu'une étape dans une carrière que seule une existence gyrovague saurait promouvoir. Plus de cinquante ouvriers de l'église apparaissent sur d'autres chantiers, berruyers pour la plupart, et les principaux maîtres maçons actifs à Bourges dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle sont passés dans la loge de Saint-Étienne, notamment le futur maître d'œuvre de l'hôtel-Dieu, Philpion Boulot. Les étrangers arrivés, dès 1508,

des chantiers du Val de Loire et de Gaillon à la suite des maîtres d'œuvre se dispersent après l'achèvement des portails en 1515, qui sonne le départ de Colin Biart. Certains participent à la construction de l'aile François I<sup>er</sup> du château de Blois, comme Denis Sourdeau, promu maître maçon sur le chantier de Chambord dans les années 1520. D'autres gagnent l'Ile-de-France, comme Nicolas Jouette, qui va seconder l'architecte de l'église de Gisors avant de diriger la construction de celle de Chaumont-en-Vexin dans les années 1530. Quant au Parisien Pierre Chambiges, venu à Bourges s'informer des réalisations d'un confrère de son père Martin, il achèvera sa carrière comme maître d'œuvre des châteaux de Saint-Germain-en-Laye et de La Muette.

## CHAPITRE IV

### LES MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION ET L'ÉQUIPEMENT DU CHANTIER

Le chapitre partageait avec l'archevêque, non sans contestations, l'usage des futaies de la forêt de Saint-Palais. Équarri sur le lieu d'abattage, le bois était utilisé encore vert par des charpentiers chargés du montage des étais, cintres et échafaudages. Seul le beffroi semble avoir réclamé l'emploi de bois séché. La pierre avait des origines plus variées selon l'usage et l'emplacement qu'on lui destinait : calcaire lacustre dur d'Osmoy pour les fondations et le gros œuvre ; calcaire tendre de Charly pour les parties moulurées et ornées. Ne parvenaient au chantier que des blocs préformés, débités et taillés ensuite dans la loge. Une partie de la pierre était tirée de carrières appartenant au chapitre, mais l'extraction et la commercialisation restaient aux mains d'une poignée de familles enrichies par la fièvre constructive. En favorisant l'organisation de circuits réguliers de distribution, tous terrestres, la cathédrale permit aux chantiers urbains de se fournir à moindre coût.

L'équipement ne différait pas de celui des chantiers contemporains. Les manœuvres en nombre variable employés au terrassement et à la manutention des matériaux étaient équipés aux frais de l'église de pelles et de pics, tandis que les tailleurs de pierre s'embauchaient avec leurs propres outils. Grues et échafaudages volants sur boulins étaient déplacés à mesure de l'exhaussement des maçonneries.

## QUATRIÈME PARTIE

### L'ŒUVRE DES ARCHITECTES DE LA CATHÉDRALE DE BOURGES

## CHAPITRE PREMIER

### LES HOMMES AU CŒUR DU PROCESSUS DE CRÉATION ARCHITECTURALE

La nature de l'édifice, pour lequel les problèmes d'espace et d'équilibre s'inscrivent au second plan, et l'apport décisif de sa documentation à la connaissance des acteurs de l'entreprise condamnent une analyse typologique conventionnelle des formes, pour placer les hommes au cœur du processus de création. L'importance des consultations d'architectes y engage. L'origine de la douzaine de maîtres maçons mis en concurrence de 1503 à 1508 reflète l'étendue de l'horizon culturel et

l'orientation des goûts des commanditaires. Grands voyageurs prêts à se rendre en Italie pour défendre les intérêts de l'église, les chanoines ont aussi de solides relations à la cour et dans les familles de mécènes qu'ils ont pour partenaires financiers : les Lallement, Bohier ou Babou. Ils appellent Marceau Rodier et Clément Leclerc, architectes d'Anne de France à la chapelle de Bourbon-l'Archambault, au prieuré de Chantelle, au château et à la collégiale de Moulins. Ils reçoivent encore Henriot, maître maçon de la cathédrale de Lyon et probable auteur, pour la duchesse, de la chapelle des Bourbons. Ils se tournent surtout vers les maçons ligériens dont fait partie l'artiste retenu, Colin Biart, sans doute recommandé par Georges d'Amboise. Capable de synthétiser les expériences pratiques et esthétiques les plus recherchées, Biart a travaillé au Verger, à Blois, Amboise, Paris, Gaillon et Rouen, à la construction d'églises, de châteaux et de ponts.

## CHAPITRE II

### TRADITIONS ET INNOVATIONS FORMELLES

L'architecture de la tour de Bourges traduit l'assimilation des expériences des maîtres d'œuvre. Le passé guide leur ouvrage, qu'ils doivent insérer dans une église vieille de trois siècles et pour laquelle ils sont les héritiers d'une tradition locale flamboyante déjà ancienne, incarnée par la Sainte-Chapelle et l'hôtel de Jacques Cœur. L'adaptation est une réussite qui, malgré ses colossales proportions, s'intègre parfaitement à la composition et corrige les imperfections statiques du frontispice du XIII<sup>e</sup> siècle. Elle résulte de l'utilisation maîtrisée d'un large répertoire décoratif, incorporé dans un cadre aux contours rigoureusement dessinés. L'ensemble est exécuté avec une remarquable virtuosité de technique et de stéréotomie. La modernité s'y affirme grâce à des formes flamboyantes traditionnelles revitalisées par la généralisation de tracés en doucines affrontées et en accolades brisées. Ceux-ci concourent à la recherche de diversité des effets dans le respect d'une conception unitaire clairement exprimée.

Le contexte culturel dans lequel se déroule le chantier est favorable à des innovations plus prometteuses encore. Les mécènes qui gravitent autour de la cathédrale sensibilisent les maîtres d'ouvrage à l'attrait du répertoire italianisant. Les artistes berruyers sont conquis dès les années 1500, comme en témoignent le décor de l'hôtel Lallement ou les timides essais de Guillaume Pelvoysin au portail de la chapelle de l'Annonciade. L'impulsion décisive vient du dehors. En même temps qu'ils apportent les dernières innovations flamboyantes, Colin Biart et ses anciens associés des chantiers du Val de Loire et de Gaillon acclimatent sur le chantier de la tour les éléments de la première Renaissance. Chapiteaux, rinceaux, ovales et putti fleurissent aux articulations de l'édifice, sans remettre en cause son ancrage dans une tradition gothique dont ils assurent pour quelque temps encore la vitalité.

## CONCLUSION

Les sommes investies expliquent l'exceptionnelle qualité de l'ouvrage. Les composantes du réseau de relations mobilisé par les commanditaires éclairent les options esthétiques alliant la fidélité au gothique et l'innovation formelle qui revi-



talise le répertoire flamboyant et y introduit de nouvelles formules décoratives anti-quisantes. Les conditions d'embauche avantageuses ont attiré de divers horizons les meilleurs éléments sur un chantier devenu rapidement une étape privilégiée pour les tailleurs de pierre itinérants, au point de constituer un véritable vivier de futurs maîtres d'œuvre. La construction de la tour nord de la cathédrale de Bourges montre combien l'activité débordante de la fin de l'époque flamboyante a favorisé la diffusion de l'italianisme. Elle témoigne également du rôle déterminant joué par les grands chantiers religieux de l'époque dans la formation technique et intellectuelle des architectes de la Renaissance française.

---

### PIÈCES JUSTIFICATIVES

Pièces relatives au chantier et à ses maîtres maçons. – Extraits des délibérations capitulaires. – Traduction des délibérations capitulaires. – Extraits des comptes de l'œuvre de la tour et de la fabrique. – Témoignages de visiteurs du XVI<sup>e</sup> siècle.

---

### ANNEXES

Tableaux des fournitures. – Tableaux de l'activité des maçons et des charpentiers. – Graphiques des recettes et des dépenses du chantier. – Tableau des signes lapidaires. – Tableaux des artisans. – Notices prosopographiques des principaux artistes intervenus dans la construction de la tour. – Index des noms de personne et des noms de lieu.

---

### ILLUSTRATIONS

Plans, dessins, gravures, photographies anciennes et modernes de la cathédrale de Bourges et des édifices cités en comparaison.

---

